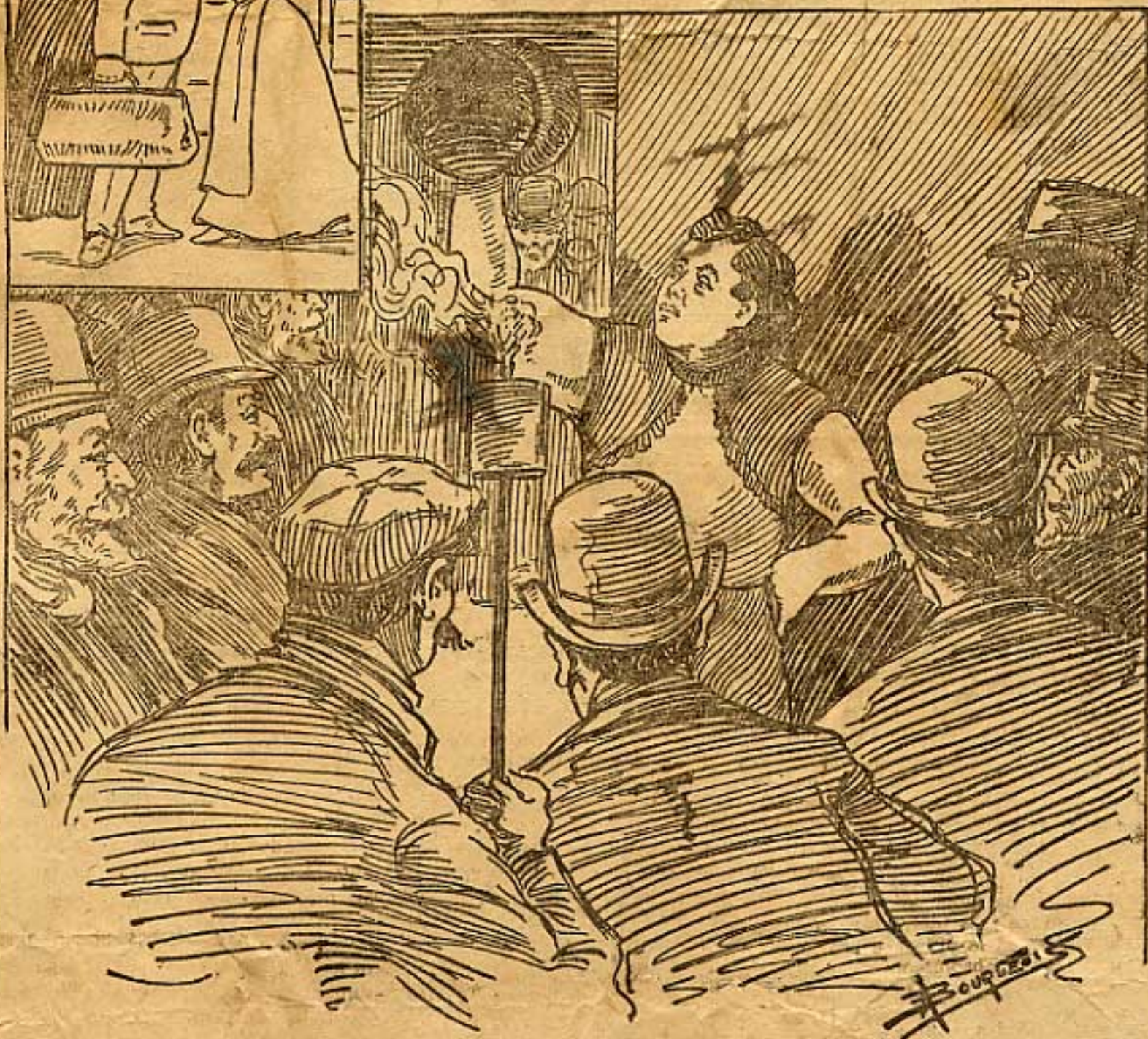




Georges Denis, chef de police de Lévis.



Alors, sur son invitation et à la faveur des flambeaux...

Les Mémoires de Louis Cyr

L'Homme le plus Fort du Monde

DEUXIEME PARTIE

Louis Cyr devant le public.

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE

On a vu que M. Cyr a puisé au sein même de sa famille le culte de la culture physique. — Ses récits font voir que la force a été chez lui un véritable héritage. — A l'école de M. Martin, dans les champs de son père, puis à Lowell, ses exploits toujours de plus en plus surprenants attirèrent sur lui l'attention de ses compatriotes. — Après s'être mesuré avec succès contre des athlètes de renom, il signe son premier engagement pour une tournée au Nouveau-Brunswick, qui ne lui rapporte aucun bénéfice. — Retour au foyer. — Quelques instants chez les bons Canadiens-français de Pointe-Lévis. — Défi à Michaud.

CHAPITRE III

La vie sur la ferme. — En tournée avec mon père. — L'invitation de Gus Lambert.

Quelque temps après mon retour parmi les miens, le goût de la grande vie des champs me revint, et un beau matin, je m'éveillai avec l'idée de m'acheter une ferme. C'est ce que je

fis, choisissant une terre presque voisine de celle de mes parents.

Mes résolutions de devenir pour toujours paisible cultivateur ne devaient pas toutefois tenir bien longtemps : dès l'automne suivant, après

les récoltes, je me surpris à caresser des projets tout autres. Que faire pour moi, aux champs, une fois les dernières charges de foin emmagasinées dans les granges ? En attendant les neiges, il restait bien des semaines d'ennui... Ce temps-là, je résolus de le consacrer à une tournée dans les petites villes et les paroisses des environs.

J'en parlai à mon père, qui se scandalisa fort lorsque je lui proposai de m'accompagner et d'être pour ainsi dire mon "gérant". Pour lui, une expédition de ce genre, c'était de la témérité, de la folie ; un professionnel comme Schmer, mon homme du Nouveau-Brunswick, passe encore, mais partir, comme cela, deux "Canayens" sans expérience, jamais !

Je le laissai parler, mon cher brave homme de père, mais ce fut pour revenir à la charge le lendemain, et deux jours après encore. Tant et si bien qu'il finit par me répondre, d'un air peut-être un peu bouffé :

— Eh bien ! essayons.

Les préparatifs du départ ne furent pas longs. Dans une voiture à deux roues que nos gens de la campagne appellent la "charrette à poches", nous nous mîmes en route, avec tous mes hâliers. Cette fois, par exemple, il y avait du nouveau au programme. Pour la première fois de ma vie j'allais tenter en public, au cours de représentations, le fameux tour des reins (back lift) qui a servi plus tard pour moi, vous le savez, à enregistrer bien des victoires sur de redoutables concurrents.

A cet effet, je m'étais fait confectionner des chevaux et une solide plateforme.

Ce furent là mes débuts "à mon compte" : je ne devais pas avoir à regretter l'aventure, car c'en fut une heureuse.

Partout où notre modeste charrette faisait son apparition, la foule se rassemblait plutôt nombre : c'était du nouveau, voyez-vous, et dans nos campagnes canadiennes, où la force physique est un héritage que l'on se légue de père en fils, ce genre de nouveau-là ne pouvait manquer d'être toute une sensation.

Nous visitâmes mon père et moi, Saint-Hyacinthe, Saint-Jean, plusieurs petites villes et paroisses, Saint-Cyprien, entr'autres. Oh ! oui, celle-là, je ne l'eusse pas manqué pour tout au monde.

C'était la place natale, celle où vivaient encore les anciens, ceux de l'école à M. Martin, et tous les autres. Nous y arrivâmes un beau dimanche. Ce fut un événement : imaginez, le p'tit Cyr qui reparais-sait dans la paroisse, comme homme fort, cette fois !

Il y eut là au moins quatre cents personnes, à ma représentation. Le prix d'entrée était de quinze centimes par tête.

Mon père m'avait dit :

— Forcé-toi ! Ici, mon Louis. Je n'avais pas besoin de cet avis comme stimulant. J'y mis tout ce que j'avais de vigueur et d'endurance : une véritable ovation fut ma récompense.

Ce petit triomphe au sein des miens est resté comme l'un des plus chers de ma vie. Ceux que m'a prodigués plus tard la population d'Angleterre ont encore laissé chez moi des souvenirs peut-être moins heureux.

Mon père était devenu un "manager" passable, si bien qu'à la fin de notre tournée, quand vint l'heure du retour à Sainte-Hélène, nous avions en caisse, toutes dépenses payées, plus de cinq cents dollars. J'en fis cadeau de la moitié à celui qui venait d'être mon fidèle et dévoué compagnon de route, puis je retournai sur ma terre, passer les mois d'hiver.

C'est alors que le fameux Gus Lambert, ayant entendu parler de moi dans les journaux, m'écrivit de Montréal, pour me proposer de l'aller joindre et de conclure avec lui un engagement.

Sen offres étaient alléchantes, je les acceptai et au printemps de 1883 je partais pour Montréal.

(A suivre samedi prochain.)

Pour copie authentique.

L. Cyr



LOUIS CYR EN 1882.

Les Mémoires de Louis Cyr

L'Homme le plus Fort du Monde



DEUXIEME PARTIE

Louis Cyr devant le public.

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE

On a vu que M. Cyr a puisé au sein même de sa famille le culte de la culture physique. — Ses récits font voir que la force a été chez lui un véritable héritage. — A l'école de M. Martin, dans les champs de son père, puis à Lowell, ses exploits toujours de plus en plus surprenants attirèrent sur lui l'attention de ses compatriotes. — Après s'être mesuré avec succès contre des athlètes de renom, il gagna son premier engagement pour une tournée au Nouveau-Brunswick, qui ne lui rapporte aucun bénéfice. — Retour au foyer. — Quelques instants chez les bons Canadiens-français de Pointe-Lévis. — Défi à M. Michaud. — L'invitation de Gus Lambert.

CHAPITRE IV

Mes premières représentations à Montréal. — Mon séjour chez le champion Gus Lambert.

Je n'étais pas tout à fait étranger dans la ville de Montréal.

Mon père m'y avait conduit, alors que j'avais sept ans, et j'y étais retourné plus tard, après mon mariage. C'était donc mon troisième voyage vers la métropole que j'entreprenais ainsi, sur l'invitation de Gus Lambert.

Ce dernier tenait, en face du marché Saint-Laurent, un restaurant et un club.

Sa réputation était vraiment universelle: on le connaissait comme lutteur et comme boxeur. C'était le seul, parmi les nôtres, qui put tenir tête au fameux Michaud, de la citadelle de Québec.

Ils s'étaient rencontrés à la salle "Mechanics", à Montréal, dans un match dont on parla bien longtemps. Lambert, dans une lutte à bras-le-corps, avait renversé Michaud, mais ce dernier l'avait vaincu dans le maniement des haltères.

Ni l'un ni l'autre des deux hommes ne m'était inconnu: aux États-Unis et dans mes tournées à travers la province, les gens m'avaient souvent mentionné leurs noms comme étant ceux de deux champions.

Toutefois, le hasard ne m'avait encore jamais permis de les rencontrer.

J'avoue donc que ce ne fut pas sans ressentir une certaine émotion que je quittai mon paisible et modeste foyer de Sainte-Hélène pour m'en aller trouver Gus Lambert et me mettre à sa disposition.

Je débarquai à Montréal par un temps splendide. Je me dis: "C'est de bon augure. Ça va bien marcher..."

Je portais alors mes cheveux très longs, retombant en cascades sur les épaules. Toujours accompagné d'énormes haltères, je hissai ces fidèles compagnons dans la voiture, dont les ressorts plèrent et craquèrent comme s'ils allaient se rompre, à la grande stupefaction du cocher.

— Vous allez briser ma voiture! gémit ce prudent conducteur.

— On vous la paiera, votre voiture.

Le fait est qu'elle ne valait pas cher. Les rues de Montréal, en 1883, avaient encore plus mauvaise mine que celle d'aujourd'hui. La voiture en question avait bondi et rebondi dans tant de cahots qu'elle en était toute gémissante.

De temps à autre, le cocher me lançait de travers un coup d'oeil qui en disait long. Pour lui, avec mes longs cheveux et mes énormes haltères, j'étais le diable en personne ou quelque chose d'approchant.

En face de chez Gus Lambert, nous stoppons. Mon plan fut de surprendre cet excellent Gus. Un haltère dans la main droite, un autre dans la main gauche — j'avais justement choisi les deux plus lourds — je pénètre dans l'hôtel tout bourdonnant d'une foule compacte.

Mon cocher ouvre la porte en coup de vent... et je fais mon entrée...

Sensationnelle, c'est le cas de le dire. La stupefaction déjà lue sur la figure du cocher, je la revols sur cent autres.

On s'écarte, on se demande:

— Quelque chose de ça?

La phrase vole de bouche en bouche. Une boucoulade se produit vers le fond du bar. Ces gais copains craignaient évidemment que je ne les assommasse de mes deux haltères.

Gus Lambert le premier m'a reconnu:

— Comment ça va, mon vieux Louis?

— Aussi bien que possible, Gus...

Une franche poignée de mains par-dessus le comptoir. Gus m'introduit à tout le monde. Chacun reprend son verre. On trique à moi, à Gus, à tout le monde. Je suis le héros du jour. Les uns m'entourent, tâtent mes bras. Les autres s'essayaient sur mes haltères. Le tumulte est tel que le jour même Gus ne peut me parler à part; ce ne fut que le lendemain que nous pûmes arriver à une entente, non sans que Gus ne m'eût retourné et palpé en tous sens, pour



GUS LAMBERT.

bien s'assurer qu'il n'avait "pas en mains une guenille."

Je tiens ici, en passant, à rendre

hommage à l'esprit d'initiative de Lambert, qui a été, on le sait, un des pionniers de l'athlétisme et de la culture physique chez les Canadiens-Français.

Pour moi, personnellement, je n'ai toujours eu qu'à me féliciter de mes relations avec lui. Gus Lambert a été un vrai sportsman, en affaires comme partout ailleurs.

Il me garda chez lui quelque temps, oisif, après mon arrivée, suivant mon entraînement d'un oeil de connaisseur; puis un jour, il s'en vint me dire:

— C'est pour la semaine prochaine dans cinq jours, tiens-toi prêt

Et les journaux alors d'être remplis par lui de mon nom. On avait déjà débuté, d'ailleurs, en servant à toutes les sauces l'histoire de mon entrée sensationnelle au club du champion, le soir de mon arrivée.

Pendant les cinq jours qui festalent, les réclames allèrent leur train, et bien que le soir de la première représentation venu, la population entière était montée comme pour un événement extraordinaire.

C'était au "Mechanics Hall" qu'on était convoqué les amateurs de sport. Il y avait salle comble. Il y eut bien un millier de personnes qui durent rester à la porte.

Toujours généreux, sans même m'avoir vu à l'oeuvre, les compatriotes me firent déjà une ovation.

Le programme de ce soir-là, je m'en souviens encore parfaitement. le voici:

1o. Lancer en l'air avec les bras, pour les laisser retomber sur les épaules, trois boulers de canon, dont l'un pesait cinq livres et les deux autres trente-trois livres.

2o. Tenir suspendus à mes cheveux, et les faire tourner autour de moi, trois hommes de moyenne pesanteur.

3o. Maniement des haltères.

4o. Répétition du tour de force de la charrue, tel que je l'avais exécuté au Nouveau-Brunswick.

5o. Lever d'un seul doigt de terre un poids de quatre cent cinquante livres.

6o. Lever quinze hommes sur les épaules.

7o. Lever un homme de cent soixante livres au bout du bras; me coucher et me relever en le tenant toujours dans cette position.

8o. Saut de trois pieds et neuf pouces de hauteur, sans élan.

9o. Tours d'équilibriste, afin de faire voir que mes tours de force ne m'avaient ni énérvé ni fatigué.

10o. Prendre un baril de farine par le rebord et le lancer d'une seule main sur l'épaule.

Ce fut toute une affaire. Gus Lambert fut le premier à me dire, à sa façon, ses impressions:

— Il n'y a pas à dire, tu es un bon "Canayen".

Les jours d'ensuite, ce fut à son gymnase que j'opérai. J'eus alors l'occasion de rencontrer des compatriotes qui m'ont apporté, à mes débuts, maints encouragements: l'honorable juge H. C. Saint-Pierre, entr'autres, et M. Ernest Lavigne. Ils me faisaient l'honneur de me faire venir dans le salon privé de la demeure de Gus Lambert, et, affaire de "s'essayer", tiraient au poignet avec moi. C'étaient des "hommes", je vous l'assure, mais bien qu'ils me fissent ainsi l'honneur de me protéger à mes débuts, je ne tenais pas quand même à me laisser "renverser".

C'est une reconnaissance profonde que je dois à tous ceux-là qui m'aiderent alors à trouver moins rude mon entrée dans la carrière que j'ai suivie depuis.

Mon père m'avait accompagné à Montréal. Nous restâmes ensemble quatre semaines chez Gus Lambert. C'était lui, mon père, qui était chargé de la vente des billets au "Mechanics Hall".

M'ennuyant du foyer, je poussai une pointe vers Sainte-Hélène, pour retourner au mois de mars dans la métropole, alors que j'organisai à mon compte, avec Lambert, une séance à mon bénéfice personnel.

Elle eut lieu à Sainte-Cunégonde, dans la salle MacMahon, aujourd'hui démolie, et qui était alors située à l'angle des rues Delisle et Dominion.

Je répétai le programme de la salle Mechanics, et de nouveau les journaux, par leurs généreuses réclames, firent accourir des foules.

A suivre samedi prochain (Pour copie authentique).

L. Cyr

UQÀM

